UNE Evasion D'Orsini

M. Gaston Stiegler dont nos lecteurs n'ont pas oublié le raid célèbre autour du monde, dans lequel il battit de nouveau le record légendaire de Jules Verne, vient de faire paraître un intéressant roman sur l'attentat contre Napoléon III par Orsini. Dans ces pages intitulées "Amours tragiques de Napoléon III", M. Stiegler, grâce aux précieux documents historiques dont il a la charge à la Bibliothèque Saint-Fargeau, a su retracer de curieux tableaux du Paris de cette époque déjà lointaine.

Voici le passionnant récit de l'évasion du patriote italien, alors qu'il était détenu par les Autrichiens dans les cachots du château de Mantoue.

La forteresse est composée de trois étages. On l'avait juché au plus élevé en le promenant de cellule en cellule, sans doute pour l'empêcher de se familiariser avec aucune et d'y préparer quelque machination. Enfin on en avait choisi une qui semblait mieux étouffée que les autres, qui agonisait sous une double et triple porte aux serrures énormes et aux verrous gigantesques, qui ne respirait que par une petite fenêtre hérissée de deux grilles, et on l'avait muré là en attendant la fin de son procès, qui d'ailleurs devait se terminer, il le savait, par une sentence implacable.

Au premier moment il se sentit écrasé par tant d'obstacles accumulés, et, désespéré, il se résigna. Mais chez les âmes vraiment fortes la prostration n'a d'effet qu'un instant, et bientôt elles se redressent avec vigueur comme une plante qu'on vient de plier. Une sérénité confiante lui permit de faire le bilan de ses moyens d'action : matériellement ils étaient nuls ; les mendiants des bords du chemin étaient moins pauvres et moins dépouillés que lui; et pourtant il refusait fièrement de s'avouer vaincu, puisqu'il gardait encore des trésors qu'on ne pouvait lui voler : la foi, l'intelligence, l'audace, et avant tout l'amour, oui, l'amour d'une femme bonne, tendre, dévouée, qui lui était profondément attachée, qui aurait volontiers donné sa vie pour lui, qui ne pouvait pas l'oublier, il en était sûr, et qui de loin veillait sur lui avec une sollicitude active.

En effet, un jour il reçut une lettre qui franchit les infranchissables murs de la prison, car elle était accompagnée d'une somme d'argent, et les guichetiers, gens d'honneur et respectueux de leur consigne, sont trop honnêtes pour demeurer tout à fait insensibles au malheur d'un prisonnier, lorsqu'il est vraiment intéressant. La même tolérance bienveillante fit qu'il put écrire, lui aussi, et demander une petite scie, laquelle lui fut envoyée discrètement sans que personne autour de lui s'en aperçut. Dès lors, rien n'était impossible.

Sa cordialité naturelle endormit la méfiance de ses gardiens. Il se montra affable avec eux, leur tint des propos enjoués, leur paya de temps en temps quelques verres de bon vin, sans que fût jamais enfreint un règlement sévère, mais interprété avec largeur. Sa patience et sa douceur étaient telles qu'il semblait accepter son sort sans révolte, et que, sous l'enveloppe paisible qu'il montrait, jamais on n'aurait soupçonné l'effrovable tumulte qui bouillonnait en lui, car toute sa pensée, toute son activité toutes les forces de son être étaient tendues vers un but unique. Il y employait avec une frénésie contenue tout ce que la volonté humaine peut concentrer d'énergie frémissante : quelquefois sous la surface des eaux les plus tranquilles se cachent des courants sournois et des tourbillons insoupçonnés, qui finissent à la longue par corroder les roches les plus dures et se répandre au dehors irrésistiblement.

Tout s'use avec le temps. Ses vêtements, qu'il ne renouvelait pas, offraient un triste exemple de cette vérité. On lui accorda une pelote de fil pour recoudre ses boutons. C'était une acquisition infiniment précieuse. Aussitôt le soir venu, après la dernière ronde, lorsque la sentinelle qui veillait dans le corridor, le fusil en bandoulière, se fut un peu éloignée, il attacha à l'une des extrémités de ce fil quatre noix qui lui restaient de son déjeuner ; puis avec des précautions infinies, il les lança doucement à travers la fenêtre et il les abandonna peu à peu en gardant toujours l'autre extrémité dans sa main, comme il faisait jadis à la pêche lorsqu'il posait des lignes de fond dans la rivière.

Par instants il avait soin de donner une rapide secousse, et alors, l'oreille collée contre la muraille, dans le grand silence de la nuit, il entendait le petit bruit sec que faisaient les noix en se choquant les unes contre les autres. Quelquefois, une cloche des églises de Mantoue se mettait à tinter fortement et étouffait le petit bruit; quand elle finissait, il ne recommençait pas tout de suite à se manifester. Quelle joie s'il allait cesser! Mais non ; noyé un instant dans le prolongement des vibrations de l'air, il reprenait bientôt, comme un léger claquement de castagnettes minuscules. Toc, toc! Les noix descendaient encore, encore.

Enfin elles s'arrêtèrent! Orsini ne percevait plus rien ; c'est qu'elles avaient touché le sol, le fond du fossé. Il releva sa sonde improvisée et mesura tant bien que mal la longueur du fil qu'il avait lancé dans l'abîme : elle n'était pas inférieure à vingt-neuf mètres environ. Voilà dans quel précipice le malheureux était condamné à s'engouffrer s'il voulait tenter une évasion.

Il se rappela de quelle émotion il avait été pris en faisant cette découverte ; mais comme il se l'était juré à lui-même, aucune catastrophe ne devait abattre son énergie, et il se tint parole.

Une corde lui était indispensable pour opérer la descente. Son ingéniosité lui en fit bientôt trouver une. Quand arriva le jour du changement de linge, un des guichetiers vint avec une paire de draps propres qu'il déposa sur la petite table ; il demanda à la place les draps sales qu'Orsini aurait dû enlever lui-même, mais qui étaient encore au lit. Or, le prisonnier était justement plongé dans une lecture d'un intérêt extraordinaire.

—Ne me dérangez pas, mon ami, répondit-il doucement. Laissez moi achever ce chapitre qui me passionne. Tout à l'heure je ferai le nécessaire et je remettrai mes draps à votre camarade quand il se présentera pour la seconde visite.

C'était l'usage que les geôliers alternassent dans leurs inspections.

—Bien, fit l'autre, bonasse.

Et il sortit, fermant les portes à triple verrou avec un tintamarre de ferraille très rassurant. Ce départ enlevait à Orsini tout l'intérêt de son livre : il court au lit, retire les draps sales, les cache sous sa paillasse et oublie de les remettre au second gardien qui ne les réclame pas. C'étaient des produits grossiers en toile épaisse et solide, dont il eut plaisir à palper le rude tissu et dont la rugosité lui fut caressante. Il mit en même temps de côté quatre essuie-mains non moins robustes, précieuse prévision pour le moment suprême.

Alors ses yeux se levèrent avec angoisse sur la lucarne et sur les deux grilles, qu'il examina avec plus d'attention qu'il n'avait encore fait jusque-là : elle était si haute que le bord inférieur s'en trouvait à deux mètres au-dessus du plancher. La chaise où il s'asseyait lui permit de l'atteindre, de tâter et de mesurer les barreaux; leur épaisseur lui déplut autant que celle des draps lui avait été agréable tout à l'heure : ils comptaient plus de quatre centimètres de diamètre, et sa petite scie était bien mince, mais en vérité d'une trempe supérieure.

La nuit lui sembla nécessaire pour procéder à son travail de rongeur. Après la dernière visite, celle de neuf heures et demie du soir, il appliqua son siège contre le mur extérieur, grimpa debout sur le fond, puis, ne se trouvant pas encore assez haut il se hissa sur le dossier où il se maintint en équilibre au risque de tomber cent fois bruyamment et d'attirer l'attention des gardiens. Alors, arc-bouté à la meurtrière, il commença son travail de coupure au milieu des transes. L'extrême incommodité de sa position, la fatigue qui en résultait, la nécessité de s'interrompre à chaque instant pour écouter et pour guetter, l'épuisaient ; il avait les reins et les pieds brisés, comme si son outil eût mordu sur eux ; des fourmillements engourdissaient ses jambes et ses coudes ; sa poitrine haletait ; sa bouche se contractait dans la douleur ; une agitation secouait tout son corps, tandis que la sueur ruisselait sur sa figure. Cependant, comme il sentait le fer mollir peu à peu et la fente se creuser dans le damné barreau, il reprenait courage après s'être essuyé le front.

Une inquiétude, entre beaucoup d'autres, le tenaillait. Il avait beau huiler la scie, elle continuait à grincer, et, dans le grand mutisme nocturne, le crissement pouvait éveiller l'attention. A chaque mouvement qu'il entendait ou croyait entendre dans le corridor, son cœur bondissait, sa main tremblait ; il descendait, écartait sa chaise, se coulait dans le lit. "Ce va-et vient? Ce sont eux? Ils m'ont deviné? Je suis découvert!...." Mais non, fausse alerte ; les pas s'éloignent peu à peu ; le bruit se perd; l'écho agonise dans la profondeur des corridors ; tout s'apaise, même l'angoisse : le silence calme monte, comme l'eau du lac au moment des crues, et reprend possession des murs du vieux château, où s'amortissent même les râles des prisonniers. Alors il se relève, écoute de nouveau, s'étonne de se surprendre à rire dans la solitude, et, avec d'infinies précautions, recommence sa besogne interrompue. Bientôt, un seul son remplit l'espace, un son léger et tendre, aigre et exquis, agaçant et suave : c'est le chant de la scie, qui grignote inlassablement sa proie.

Il essayait également de travailler le jour ; il avait alors l'avantage que la petite voix délatrice de l'outil était noyée dans le bruissement général. Mais en revanche, comme le judas de la porte se trouvait précisément face à la lucarne, il courait risque d'être aperçu en plein labeur et n'échappait au danger de l'ouïe que pour tomber dans celui de la vue.

A mesure que les barreaux étaient sciés, la nécessité s'imposait de les tenir en place pour qu'on ne remarquât rien d'anormal. Alors il avait fabriqué une sorte de ciment avec le suif de sa chandelle et de la poussière de brique qu'il râclait dans un coin de la muraille, et, au moyen de cette mixture, il rajustait le fer de façon à en rendre la rupture invisible.

Que d'alarmes et que de paniques pendant tout un mois! Combien d'accès de désespoir! Et quel prodige de volonté pour en triompher!

Enfin, victoire! La herse cède, le passage est frayé. Le prisonnier, exultant, se cramponne aux pierres de l'ouverture, se hisse en s'aidant des coudes, des genoux et des pieds. Il introduit la tête, inspecte, sonde, présente le corps. Alors malédiction! il s'aperçoit que l'embrasure est trop étroite pour le laisser passer. Est ce que la traversée va être impossible? Il se place obliquement, risque une épaule, se pousse, engage l'autre, et, avec un mouvement de serpent, il s'enfonce dans l'épaisseur du gros mur. La belle carrure dont il était si fier autrefois l'importune; il se fait petit, exhale son souffle, réduit sa poitrine ; ses côtes se contractent et craquent. Oh! comme il voudrait que le régime de la prison eût été plus rigoureux encore et l'eût fait maigrir davantage!

Ce n'est pas tout : après cette excursion, il faut reculer. La retraite est encore plus difficile que la marche en avant ne l'a été. Le malheureux, incapable de bouger semblable à une bête prise au piège, prévoit qu'il gardera cette position cruelle et ridicule. Son corps, plus lié que jamais, va demeurer encastré dans la maçonnerie et deviendra comme une pierre de l'édifice, jusqu'à ce que les geôliers, transformés cette fois en libérateurs, viennent le desceller en riant de sa confusion.

Il souffre, il halète, il se sent éclater.

A la longue, par un effort héroïque, il se dégage, retombe dans la cellule, prend à peine le temps de rajuster les barreaux de la grille et s'écroule, épuisé et meurtri, sur son grabat. N'importe, il est content, il a réussi son inspection, il connaît le fort et le faible du défilé ; il sortira ; il est sûr de sortir.

Cet épisode de ses innombrables tribulations était un des plus cruels dont il se souvint. A aucun moment ses souffrances n'avaient été plus vives ni ses angoisses plus aiguës. Plusieurs jours de repos furent nécessaires pour fermer la fissure par où s'épanchait sa foi avec son énergie, et pour qu'il se sentît de force à tenter enfin la grande aventure. Cependant tout lui commandait de se hâter, et le jugement qui allait être pris, et l'approche de la belle saison qui, en faisant les nuits plus brèves et plus claires, rendrait son évasion plus difficile et, mieux encore, l'immense soif de liberté qui embrasait son être.

Donc, une fois l'obscurité venue, alors que toute surveillance était engourdie dans la citadelle, à une heure et demie du matin, il acheva ses préparatifs, coupa ses draps suivant le sens de la longueur, les ajusta bout à bout avec ses serviettes et réussit à constituer une corde assez résistante pour le porter et assez longue pour descendre jusqu'au fond du fossé. Alors, hissé sur le dossier de sa chaise, il attacha solidement l'une des extrémités de cette corde à un des barreaux de la grille, qu'il n'avait pas scié.

Ce n'est pas tout de sortir : des effets lui seraient indispensables. Il mit en deux petits paquets trois chemises, une paire de souliers, des vêtements de dessous et, comme les préoccupations intellectuelles ne l'abandonnaient jamais, il y joignit deux livres qu'il affectionnait : l'"Astronomie" d'Arago, et le "Mémorial d'état major" du général Thiébault, et aussi l'ébauche d'un roman historique écrit par lui même. La première de ces œuvres, noble et consolante, versait en son âme mystique la poésie grandiose de l'infini ; la seconde, pratique et positive, initiait son esprit à des notions d'art militaire utiles peut-être pour des luttes futures ; quant au frêle manuscrit, on sait qu'un auteur ne renonce jamais aux rêves de gloire qu'il a commencé de caresser.

Ainsi lesté, ayant glissé une orange dans sa poche il aborda la lucarne et un peu expérimenté grâce à sa première exploration, déchirant ses mains et ses jambes, s'amincissant comme un renard qui sort de sa tanière, il parvint, au prix d'accablants efforts jusqu'à l'autre ouverture du détroit. Les draps étaient devant lui, suspendus dans le vide. Alors, s'y agrippant avec ses doigts et ses genoux, se fiant à ce débile soutien, il lâcha l'appui du mur, et soudain, étonné de se trouver si lourd, il se mit à descendre aussi rapidement que possible, en avant soin pourtant de ne pas se laisser entraîner irrésistiblement par la pesanteur.

Les secousses le jetaient contre la muraille, puis l'en éloignaient pour l'y renvoyer encore et plus fortement, et, à chaque fois, se sentant osciller, il tremblait que le bruit du choc n'éveillât quelque sentinelle. Les paumes écorchées, mises à nu par le frottement, le brûlaient si fort, qu'il pouvait à peine s'empêcher de les ouvrir. Les jambes de son pantalon se déchiraient et il sentait la peau de ses genoux arrachée en même temps.

Tout à coup, un faisceau de lumière passa sur son corps et l'éclaira. Qu'est-ce donc? La nuit qu'il a choisie est sans lune cependant, et propice aux œuvres clandestines. Qui donc le trahit? Qui donc le livre à ses ennemis? Qui donc dévoile cette affreuse glissade et veut faire de ce torse sans défense une cible magnifique offerte aux fusils des argousins? Car la clarté appelle la balle. Mais ce n'est rien ; les ténèbres ont de nouveau envahi l'espace. Il descend, en sûreté, comme dans un puits, toujours un peu plus las, un peu plus déchiqueté, mais il descend. Ah! que ce château est élevé, que ce précipice est profond! Mais patience, malgré tout il va être en bas.... Non, un éclair encore. Encore ce foyer lumineux qui flamboie, qui balaye la citadelle, qui le tire de l'ombre protectrice! Odieux météore, qui donc es-tu? D'où viens-tu? Et moi même que suis-je devenu pour trembler ainsi devant une lueur? Ah! oui, c'est un des signaux de la télégraphie optique qui fait communiquer Vérone avec Mantoue, je l'avais oublié ; c'est une dépêche qu'ils se transmettent, quelque abominable message d'espionnage et de sang!

Mais cette fois encore, ils ne l'ont pas aperçu.

Seulement ses forces défaillent ; il est exténué. Interminable descente : est-ce qu'il s'est trompé l'autre jour dans sa mesure? Ce donjon pénètre donc jusqu'au cœur de l'enfer. Le sol semble toujours reculer. Combien de distance encore? Il baissa la tête de côté, il regarde ; il croit deviner que cinq ou six mètres lui restent à parcourir, c'est à dire peu de chose relativement. Mais en même temps une irrésistible faiblesse le paralyse, un vertige l'endort, sa raison vacille : le ressort qui maintenait tout son être est comme distendu ; ses doigts se desserrent, ses mains s'écartent, il lâche tout: il tombe comme une masse, inconscient de ce qui l'entoure.

Lorsqu'il revint à lui et reprit le sentiment de sa situation, lorsque, très rudement endolori, il put se dresser sur ses jambes et rester debout, il fut secoué d'un frisson car, en cette nuit de fin de mars, vers le matin, l'air était frais et le froid assez vif ; de plus l'émotion, l'effort et la souffrance lui avaient donné la fièvre. L'orange, qu'il avait eu la précaution d'emporter, lui permit de se désaltérer. Puis il chercha le moyen de gagner la campagne ; le temps pressait, l'aube allait bientôt luire, l'alarme serait donnée ; on le découvrirait dans son trou et on l'appréhenderait de nouveau. Non, tout plutôt que cela!

Comme il explorait les alentours et cherchait à droite et à gauche dans l'obscurité, une vague odeur de moisi attira son attention. Il découvrit à tâtons une ouverture qui conduisait à une sorte de boyau, où il s'engagea parmi les pierres branlantes en faisant fuir les hiboux et les chauves-souris. C'était un conduit qui communiquait avec le lac et qui permettait de produire à volonté l'inondation par le moyen d'une vanne. Aucune issue n'existait de ce côté. La nécessité s'imposait absolument d'escalader le revers du fossé et de gagner ainsi la route. Mais l'opération semblait impossible, parce que la contrescarpe, qui avait environ six mètres de haut, était entièrement verticale. Sans aide, aucun succès ne pouvait être à espérer. Enfin, des pas retentirent sur la chaussée. Il regarda tant bien que mal et aperçut la silhouette sombre d'un paysan qui passait. Il l'appela en articulant d'une façon très nette, mais à voix basse, car il craignait plus d'être entendu que de ne pas l'être

—Eh! mon ami, au secours! Hier soir, j'avais bu quelques petits verres d'aquavita, je ne vo-pais plus très bien mon chemin et je suis tombé là. Au secours!

Mais le villageois ne s'arrêta même pas. Un insouciant, un égoïste! Deux autres individus interpellés un peu plus tard firent halte, donnèrent au malheureux quelques paroles de compassion, mais continuèrent leur route en disant pour excuse qu'ils ne réussiraient pas à le sauver et que, à l'essayer, eux aussi risqueraient de tomber. Orsini, accablé, s'indignaient dans sa fosse. Telle était donc l'indifférence de ces Italiens qu'il voulait arracher au joug de leurs oppresseurs et pour l'indépendance desquels il sacrifiait sa vie!

Heureusement ce jour-là était un dimanche, ce qui rendait la circulation plus active, car beaucoup de gens allaient à la ville. Des groupes d'hommes et de femmes, plus dévoués, finirent par s'intéresser à lui. Il lança un bout de corde qui lui restait et que saisirent des mains charitables, lui-même s'y accrocha désespérément, et pendant que de ses pauvres membres meurtris il s'appuyait contre le mur, on le hala jusque sur la chaussée. Le petit jour commençait à poindre.

Cette fois c'était bien la divine liberté qui lui souriait ; il la touchait, mais elle ne lui appartenait pas encore. Il ne l'obtiendrait définitivement que lorsqu'il aurait franchi le lac sur le pont Saint-Georges et qu'il serait dans la campagne, à l'abri, hors de l'atteinte des soldats autrichiens. Aussi point de répit, point d'arrêt, malgré ses violentes douleurs, malgré son extrême faiblesse. Il remercia ses sauveteurs et leur révéla sa qualité de prisonnier politique. Très effrayés, ils l'aidèrent pourtant à se faire une toilette d'apparence moins sordide et l'accompagnèrent. Il se trainait auprès d'eux en boitant, car après tant de heurts et de chutes, il souffrait d'une mauvaise blessure au pied, et sa marche en était ralentie d'autant. Mais la traversée si redoutable de la tête du pont lui fut facile. Les soldats ne le remarquèrent pas. Il était sauvé! Il se perdit dans les sentiers qui serpentent près du lac, au milieu des roseaux, et put enfin goûter un peu de repos. Quelque temps de séjour chez les paysans des villages voisins lui permit de se soigner et de reprendre son interminable pèlerinage. Bientôt, caché sous un d'emprunt, il gagna la Suisse, et de là l'Angleterre.

Un mort qui parle.

Il paraît qu'un ingénieur de Brunswick bien connu, M. Théodore Bailey, a parlé pendant près d'une demi heure après sa mort. M. Bailey souffrait d'un empoisonnement du sang consécutif à une opération de l'appendicite. Il entra dans le coma le matin. Sa femme et sa fille, qui se tenaient près de son lit, lui firent leurs adieux, et à onze heures quarante cinq, M. Bailey semblait mort. Ses yeux étaient fixes, ses paupières à demi-closes, et selon toute apparence, son cœur et son pouls avaient complètement cessé de battre. Trois docteurs qui soignaient le malade déclarèrent, après examen, que M. Bailey avait cessé de vivre, et s'en allèrent. Or, il se passa ceci après leur départ : M. Bailey, qui était un homme possédant une grande puissance sur lui-même, en même temps qu'une vigueur peu ordinaire, se mit à murmurer des phrases d'abord inintelligibles, mais bientôt très claires. Et pendant vingt sept minutes exactement, il dicta à sa femme des instructions sur la meilleure façon de donner de la valeur à ses propriétés et sur l'éducation de sa fille Laura, âgée de quinze ans. A midi douze, la voix lui fit défaut. Il fit alors un signe de la main pour demander du papier et un crayon, et put encore écrire lisiblement quelques phrases. Ceux qui se livrent aux études psychologiques se montrent très intéressés par ce phénomène singulier qu'ils considèrent comme un cas indéniable de la perdurée de la conscience après la mort.

Mariage après décès.

Au village japonais de Shizuoka, un couple d'amoureux, dont les parents refusaient d'autoriser le mariage, résolut de se réfugier dans la mort. Partis sur une barque de pêche, à quelque distance du rivage, les deux jeunes gens s'enveloppèrent dans un drap et se jetèrent dans la mer. Des recherches furent faites dès qu'on s'aperçut de leur disparition et les corps ayant été retrouvés furent ramenés au village. Les autorités ayant appris la tragique aventure proposèrent aux parents désolés de célébrer le mariage des cadavres afin que les pauvres amoureux soient du moins unis dans l'autre vie. La cérémonie eut lieu avec tout le faste habituel et des présents furent même échangés entre les deux familles.

L'origine de "Cendrillon".

Faut-il croire que Charles Perrault avait eu connaissance de l'histoire rapportée par Strabon et Elien d'après laquelle une jeune fille de Thrace, nommée Rhodope, avait été vendue comme esclave en Egypte, où sa beauté ne tarda pas à l'appeler à de hautes destinées. Un jour qu'elle se baignait avec ses suivantes, un aigle s'abattit près de l'endroit où elle avait déposé ses vêtements, enleva un de ses souliers, et le laissa tomber dans le jardin du roi Psammetichus à Memphis, au moment où ce prince s'y promenait. Le roi, étonné de la petitesse du soulier, fit chercher celle à qui il appartenait, et, quand il l'eût trouvée, il fut si ravi de sa beauté, qu'il se décida à l'épouser et à partager avec elle le trône d'Egypte.

LE POUCE

M. Biche nouait méthodiquement sa serviette autour de son cou et Mme Biche venait de poser au milieu de la toile cirée la soupière d'où montait une odeur savoureuse de choux et de petit-salé, quand des pas lourds craquèrent sur le gravier du jardin, et la porte que le facteur avait négligé de refermer s'ouvrit brusquement.

Un chemineau parut.

Sa face terreuse était plissée par d'innombrables rides. Sa bouche crispée de travers se violaçait. Un feutre informe et moisi semblait collé à son crâne pointu. Sa main tendue avait l'apparence d'une large sébille.

—Je crève de faim, les bourgeois! gémit-il. Par pitié, donnez-moi à briffer!

Le mari et la femme s'étaient levés, effarés, en défense, s'abritaient derrière la table. Mme Biche chuchota très bas:

—Oh! Léon! Vois ce pouce.. ce pouce d'assassin!

M. Biche se ressaisit, et se haussant sur les pointes des pieds, brandit la louche.

—Voulez-vous foutre le camp, hein?.... Et plus vite que ça.... ou je cogne!

Le vieux mendiant, comme s'il eût été sourd, n'avait pas bougé. Les yeux fixes et troubles de Mme Biche s'aimantaient à ses doigts velus aux ongles noirs d'où le pouce s'écartait énorme, démesuré.

M. Biche osa faire un pas en avant. Alors le miséreux maugréa:

—C'est bon! C'est bon! On se cavale!

Et sur le seuil, redressant l'échine, montrant ses dents cariées, le regard chargé de rancune et de colère, il ricana.

—Acrès! ça vous portera malheur d'avoir le cœur si dur!

En hâte, dès que le vagabond eut battu en retraite, M. Biche poussa la porte et la verrouilla.

—Il faudra se méfier maintenant, balbutia Mme Biche. Le gueux est capable de revenir.... cette nuit.... On est si isolés à ce bout du faubourg.... Tout de même, tu aurais mieux fait de lui donner la moitié de la miche

Le dîner fini, ils montèrent aussitôt se coucher, comme ils en avaient l'habitude.

M. Biche s'endormit le premier, ronfla, les mains étalées sur le drap; mais Mme Biche, immobilisée, rapetissée au fond de la ruelle, demeura en éveil, comptant les heures, écoutant tous les bruits.

Des aboiements furieux se répondirent sur le chemin de halage, et il lui sembla soudain que les gonds de la porte craquaient, qu'une pesée sournoise ébranlait la serrure.

Elle s'assit au milieu du lit, la respiration coupée, la chair glacée.

—Biche, râla t-elle, accrochée au bras de son mari. Ecoute donc!.... Il y a quelqu'un en bas!

M. Biche tendit l'oreille.

—Grande bête! C'est la bise! Le ciel était tout rouge, ce soir!

—Va voir, Biche, va voir, je t'en prie!....

De guerre lasse, M. Biche sauta hors du lit, tâtonna jusqu'à la fenêtre, l'ouvrit très vite, violemment, pour s'enhardir, et écarta les volets.

Mme Biche s'était levée à son tour. Courbée en deux, elle posa son menton sur l'appui de la croisée et sonda d'un regard aigu l'ombre épaisse.

Sa tête de fouine d'un hochement saccadé désignait une forme vague, immobile, qui se dissimulait dans les ténèbres.

A tout hasard, M. Biche vociféra à se fêler la gorge:

—Eh! le rôdeur! Aurais-tu envie de goûter du plomb? Au large ou je tire!

Quelque chose de mou et de lourd oscilla au fond de la nuit, se traina, telle une limace, du côté de la rivière, avec des arrêts et des grognements de souffrance.

—C'était un soulaud, pardienne! affirma M. Biche en refermant les volets et la fenêtre. Me laisseras-tu tranquille, à présent?

—Non, c'était bien le mauvais gars ... Je l'ai reconnu, protesta Mme Biche.

Le lendemain, à mesure que le soir tombait, la même angoisse les ressaisit. Leur sommeil long à venir fut pénible, douloureux, troublé par des cauchemars. Au milieu de la nuit, ils s'éveillèrent.

—Il est encore là! hoqueta Mme Biche. L'entends-tu, mon homme?

Ils s'étaient rapprochés. Ils se serraient l'un contre l'autre. Une fièvre intense les brûlait. Leurs cœurs battaient à se rompre. Leurs prunelles se dilataient. Affolés, ils s'imaginaient voir les mains de menace et de meurtre glisser dans l'ombre, s'allonger vers leur cou.

Des jours passèrent. Les deux petits rentiers devenaient méconnaissables, fondaient peu à peu, jaunissaient, semblaient rongés par une irrémédiable et mystérieuse maladie. L'idée fixe qu'ils seraient assassinés, tôt ou tard, par le chemineau, s'était plantée comme un clou rouillé dans leur cerveau et le corrodait.

Ce supplice dura tout un mois.

Un après-midi de février, comme un pâle soleil dorait les vitres, ils essayèrent de s'arracher à cette déprimante torpeur, tentèrent une promenade au bord de l'Yonne.

L'eau fuyait et scintillait entre les tiges desséchées des roseaux, moirée de remous, voilée d'une brume légère. Des rires d'enfants, des caquets de lavandières des bruits rythmiques de battoirs passaient dans l'air vibrant. Un charretier chantait dans des tintements saccadés de grelots.

—Qu'il fait beau! soupira Biche. Que ces gens ont l'air heureux de vivre!

—Je prendrais bien leur place! lui répondit Mme Biche.

Ils se turent ensuite, mornes et las.

Cependant des hommes et des femmes criaient et gesticulaient devant les chalands qui étaient amarrés à la berge. Les Biche pressèrent le pas comme si quelque force inéluctable les poussait, se mêlèrent à cette cohue tumultueuse. Deux mariniers avaient retiré un cadavre de la rivière. Il gisait sur les touffes d'herbe, vêtu de vase verdâtre. Des lambeaux de haillons pourris adhéraient encore aux lambeaux de chair putréfiée. Le visage n'était plus qu'une bouillie informe où béaient les orbites et où saillait la mâchoire crispée. A la main droite toute mutilée il ne restait que le pouce étrangement long et plat.

—Ce n'est pas quelqu'un de chez nous! affirma un vigneron.

—Quelque pauvre vieux qui en a eu assez d'avoir le ventre creux, lança une couturière, les poings aux hanches.

—Quelle pitié, quand il y a tant de riches! se révolta un forgeron.

Les Biche oscillaient sur leurs jambes flasques, ne pouvaient détacher leur regard trouble du noyé, songeaient, bourrelés de remords:

—Ce soir-là, nous avons refusé à ce malheureux le morceau de pain qu'il mendiait!

Ils s'enfuirent, la tête basse, l'âme ulcérée, comme des coupables, les narines et la bouche imprégnés d'une puanteur fétide. Et ils avaient l'impression affreuse que le mort les suivait lourdement, les talonnait dans des souliers pleins d'eau qui faisaient "flic-floc" à chaque pas, que l'ombre du pouce s'allongeait devant eux à perte de vue, fatidique, menaçante, se déroulait comme un linceul noir.

CUISINE

Saucisses au vin blanc

Faire fondre du beurre dans une poêle, y mettre les saucisses préalablement piquées avec une aiguille à brider pour que la peau ne se déchire pas, les faire revenir des 2 côtés, les retirer. Faire un roux blond, mouiller avec du vin blanc et un peu d'eau, ajouter sel, poivre, persil haché, remettre les saucisses, laisser mijoter doucement.

Filets de soles à la Orly

Lever les filets des soles, les faire mariner une heure dans du vin blanc et du jus de citron avec persil en branches, oignons en tranches, sel et poivre. Les égoutter, les essuyer, les tremper dans une pâte à frire, les faire frire dans la friture bouillante, les servir avec du persil frit ou avec une sauce tomate.

Tuiles aux amandes

Sucre vanillé... 70 gr.
Farine..... 10 gr.
Œufs ..... 2 blancs
Amandes ..... 15 gr.
Sel fin..... 1 petite pincée

Monder les amandes, les hacher grossièrement. Battre les œufs avec le sucre et le sel comme pour une omelette, verser ensuite la farine en pluie en tournant avec la fourchette, ajouter les amandes et continuer à battre pendant quelques minutes.

Beurrer une tourtière, y placer la préparation par petits tas séparés, à l'aide d'une cuillère à café, faire cuire à four vif ; 6 à 8 minutes suffisent pour dorer ces tuiles. Les retirer une à une du four et les rouler immédiatement autour du goulot d'une bouteille.

Pour les garder croquantes, les enfermer dans une boite en fer blanc.

Salade de homard aux truffes

Le homard cuit et refroidi, sortir les chairs de la carapace, en conservant entières celles des pattes, tailler les chairs de la queue en rondelles. Piler dans un mortier les œufs et l'intérieur du corps en y ajoutant sel, poivre, huile, vinaigre, moutarde anglaise et des épluchures de truffes hachées.

Mélanger le tout en remuant et, une heure avant de servir, y mettre à macérer les chairs du homard et des rondelles de truffes. (Employer pendant la saison des truffes fraiches et cuites dans du vin blanc et, quand la saison est terminée, de bonnes conserves).